

La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens

Véronique Lussier et Mario Poirier

Volume 25, numéro 2, automne 2000

Itinérance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lussier, V. & Poirier, M. (2000). La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens. *Santé mentale au Québec*, 25(2), 67–89.
<https://doi.org/10.7202/014452ar>

Résumé de l'article

L'analyse qualitative de soixante entrevues réalisées auprès de jeunes adultes itinérants sur la dimension relationnelle de leur expérience permet une conceptualisation de la construction des itinéraires qui tient compte de deux versants contrastés, étroitement interreliés au sein de l'expérience affective d'itinérance : d'une part la rupture posée comme nécessaire à la survie ; d'autre part la hantise de liens dénoncés comme néfastes mais tenus pour indispensables. On peut envisager ces deux versants comme les forces dynamiques d'un engrenage où le refus de renoncer sous-tend les parcours de quête et d'errance.



La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens

Véronique Lussier, Mario Poirier*

L'analyse qualitative de soixante entrevues réalisées auprès de jeunes adultes itinérants sur la dimension relationnelle de leur expérience permet une conceptualisation de la construction des itinéraires qui tient compte de deux versants contrastés, étroitement interreliés au sein de l'expérience affective d'itinérance : d'une part la rupture posée comme nécessaire à la survie ; d'autre part la hantise de liens dénoncés comme néfastes mais tenus pour indispensables. On peut envisager ces deux versants comme les forces dynamiques d'un engrenage où le refus de renoncer sous-tend les parcours de quête et d'errance.

L'itinérant a souvent eu une enfance caractérisée par un rapport au monde des adultes particulièrement délétère. Comme le souligne très bien Gagné (1996, 66) : « Les foyers de socialisation, c'est-à-dire ces instances médiatrices qui font le pont entre l'ordre social et l'individu et qui, en quelque sorte, en adaptent les règles à la réalité du quotidien, comme la famille, l'atelier de travail ou la communauté de quartier d'antan, ont fait le plus souvent défaut aux jeunes en difficulté. Ils sont nombreux à avoir connu les ruptures familiales précoces, les foyers et les centres d'accueil. » Castel (1991) décrit bien cette mécanique qui se produit entre désaffiliation et marginalisation : de l'un à l'autre, le jeune en rupture risque de perdre son identité, ses repères affectifs, ses capacités de lien social.

Un survol de la littérature clinique fait ressortir, sans qu'on puisse ou qu'on doive faire un lien causal trop précis et excluant d'autres facteurs déterminants, qu'un groupe important d'itinérants présente des ruptures sociales et affectives résultant de traumatismes de l'attachement : deuils, conflits familiaux ou divorces problématiques, violence conjugale, abus sexuel ou inceste, négligence ou maltraitance, placements répétés, désintérêt ou désengagement parental conséquents des problèmes affectifs et sociaux des parents (Durou et Rimailho, 1970 ;

* Les auteurs sont psychologues cliniciens et respectivement professeure associée à l'UQAM et professeur agrégé à la Télé-université (Université du Québec). Cette recherche a été rendue possible par une subvention du CQRS (RS-2493-094).

Gadd, 1997 ; Hagan et McCarty, 1997, 1998 ; Lamontagne et al., 1987 ; Poirier, 1988, 1996 ; Susser et al., 1987).

Ainsi, D'Ercole et Struening (1990) observent dans une recherche à New York que 43 % des femmes itinérantes avaient été abusées sexuellement et 74 % violentées par des membres de leur famille. Bassuk et Rosenberg (1988) relèvent dans une recherche à Boston que 41 % des hommes itinérants comparés à 5 % d'un groupe témoin avaient été abusés ou violentés dans leur enfance. Une étude à Los Angeles de Greenblatt et Robertson (1993) auprès de 93 jeunes itinérants indique que la majorité de ces personnes avaient éprouvé des difficultés majeures dans le réseau familial, tout particulièrement des conflits familiaux graves et des situations de violence ou d'abus. Un tiers des sujets avaient été expulsés du milieu familial (*throwaways*).

Une recherche de Schweitzer et al. (1994) auprès de 54 itinérants et d'un groupe témoin de non-itinérants ayant des caractéristiques socioéconomiques similaires indique que les itinérants ont vécu davantage de privation émotionnelle que les non-itinérants et ont été davantage isolés sur le plan du réseau social familial (*Family environment scale*). En fait, les itinérants étaient davantage isolés que les non-itinérants à tous les niveaux des échelles utilisées. Comparant un groupe de 51 itinérantes et 68 itinérants avec un groupe témoin de 73 femmes et 51 hommes (économiquement défavorisés), Dadds et al. (1993) indiquent que les itinérants ont vécu bien davantage de difficultés familiales que les non-itinérants. Dans cette recherche, *tous* les indices de difficultés relationnelles étaient plus élevés pour le groupe des itinérants : problèmes de communication dans la famille, conflits conjugaux des parents, surprotection ou abandon des enfants, faible degré de compétence parentale et faible degré d'acceptation des enfants à la naissance. Par ailleurs, cette étude n'indique aucune différence notable entre le vécu des hommes et des femmes itinérants.

Anderson (1996), effectuant une recherche d'orientation féministe, indique que les femmes itinérantes perçoivent principalement des aspects négatifs dans les relations avec leurs parents. La mère de l'itinérante est décrite comme étant distante émotionnellement, source de trahison ou d'enchevêtrement (*enmeshment*). Le père est décrit comme étant généralement soit violent, soit absent. Une recherche de Angerent et al. (1991) aux Pays-Bas auprès d'un groupe de 100 itinérants et d'un groupe témoin (similaire pour les autres caractéristiques) révèle que les familles des itinérants sont perçues par les sujets comme étant moins chaleureuses, plus autoritaires et plus distantes. Les expériences de familles substituts ont généralement été négatives et sem-

blables à l'expérience de la famille d'origine : les traumatismes de tout genre abondent.

Selon la recherche, trois types d'expériences traumatiques dans l'enfance semblent tout particulièrement propices à l'émergence des comportements d'itinérance (Shinn et al., 1991) : a) les séparations prolongées dans la petite enfance (y compris le deuil) ; b) les expériences d'abus sexuel et de violence familiale, et c) la multiplication des diverses formes de déracinement dans l'enfance et l'adolescence (placements successifs dans plusieurs familles d'accueil, etc). De plus, les familles d'itinérants semblent éprouver beaucoup de difficultés à accepter l'intervention de tiers (famille élargie, amis, intervenants) auprès de leurs membres, ce qui soulève un autre niveau de déracinement entre la famille de l'itinérant et le soutien social ambiant (Drake et al., 1991). Même quand la famille a été relativement stable, elle ne semble donc pas, pour la majorité des itinérants, avoir constitué un foyer (« a home ») accueillant et sécurisant, un lieu de soutien et d'intégration au social.

Les expériences traumatiques contribuent à construire un imaginaire de représentations relationnelles intériorisé, lequel influence l'établissement des liens affectifs subséquents, et conduit souvent l'itinérant à établir des relations insatisfaisantes (instables, frustrantes) ou dangereuses (abus, violence). Ce répertoire de réactions a aussi ses répercussions dans les recours subséquents à l'aide (Grunberg et Eagle, 1990). Une recherche de Stefanidis et al. (1992) indique par exemple que l'histoire de l'attachement affectif aux parents et aux autres adultes significatifs permet en fait de distinguer (et de prédire) entre le groupe des jeunes itinérants qui pourront plus aisément être soutenus par les intervenants sociaux (et donc sortir du cercle de l'itinérance) et ceux qui auront tendance à éviter l'aide, à la rejeter ou à multiplier les recours sans s'attacher à un lieu ou à un intervenant en particulier. Nombre d'itinérants se sentent en effet incapables d'instaurer un lien de confiance stable avec des personnes significatives, et cette inaptitude contribue à les maintenir en désaffiliation dans le milieu de l'errance (Passero et al., 1991 ; Sosin et Grossman, 1991). Au fil du temps, il en résulte repli, solitude, désœuvrement, méfiance, agirs agressifs, retrait de l'aide, itinérance à l'intérieur même du réseau d'aide, et il devient très difficile d'interrompre ce mouvement perpétuel (Grigsby et al., 1990 ; Poirier, 1995, 1996).

Malgré les difficultés vécues avec leur famille, une proportion importante d'itinérants conserve des liens avec celle-ci. Ainsi, à titre d'exemple, une étude effectuée à Montréal (Fortin, 1991, 10) indique que 61 % des itinérants conservent des contacts (harmonieux ou non)

avec leur famille et que cette proportion s'accroît pour le groupe des jeunes itinérants (78 %). Dans cette recherche, les désordres familiaux sont pourtant identifiés par les personnes comme étant l'une des principales sources de leur itinérance. Pour comprendre l'apparent paradoxe du maintien d'un lien familial source de souffrance, il faut rappeler que la transition dans l'itinérance est souvent graduelle. Elle peut durer quelques mois ou quelques années et se produit suite à l'épuisement du soutien de la famille immédiate et élargie et à l'épuisement du soutien des amis et connaissances (Sosin et al., 1991 ; Goodman et al., 1991 ; Grunberg et Eagle, 1990). La famille, même détériorée ou menaçante, demeure malgré tout dans le « répertoire d'itinéraires » de l'itinérant (surtout du jeune adulte en rupture) et constitue souvent le refuge transitoire premier en temps de crise (Hopper, 1990)¹.

En fait, tant la recherche que l'expérience des intervenants du terrain indiquent que même quand les rapports aux proches semblent interrompus ou inexistants, ils sont souvent malgré tout présents, soit sur un mode réel, impulsif et imprévisible (« hier, je me suis décidé à aller voir mon père »), soit sur un mode davantage imaginaire (« je ne les vois presque plus mais je pense tout le temps à eux »). Des relations familiales réelles mais fragiles, ou imaginaires mais omniprésentes, perdurent donc dans les préoccupations et le quotidien des jeunes adultes itinérants (Dufour, 1997 ; Goodman et al., 1991 ; Grunberg et Eagle, 1990 ; Lussier et al., 1996, 1997 ; Lussier et Poirier, 2000 ; Poirier, 2000).

De façon fondamentale, la construction *subjective* de l'itinérance, c'est-à-dire la façon dont les itinérants eux-mêmes se représentent leur parcours, est en bonne partie une question de liens, avec des ramifications spatiales — de lieu, d'ancrage, d'itinéraire, d'errance (Parazelli, 1997, 2000).

Perspective épistémologique

Le but premier de cette recherche réside dans l'établissement d'un portrait-type du vécu relationnel de jeunes adultes itinérants, tant sur le plan des relations réelles (actuelles et passées) que des représentations relationnelles intériorisées. La recherche et l'expérience d'intervention révèlent à quel point la vie imaginaire, les rêveries, les fantasmes sont développés chez les itinérants (Hill, 1991). La création d'une identité personnelle et d'une représentation du social sont des phénomènes complexes qui s'alimentent à la fois de désirs subjectifs, de perceptions idiosyncratiques et des matériaux disponibles dans le réel. La perspective épistémologique de notre groupe de recherche est donc d'approcher le phénomène de l'itinérance *selon son processus constitutif subjectif* tout

en prenant en compte la complexité et la diversité des causes sociales y conduisant.

Depuis quelques années, le phénomène de l'itinérance urbaine acquiert une ampleur et une visibilité qui ne permettent plus l'indifférence. L'accroissement et le rajeunissement des populations marginalisées commandent une attention nouvelle ; la multiplication d'articles de journaux et de commentaires télévisés témoigne de cette inquiétude qui ne concerne pas que le chercheur. On s'interroge avec une certaine urgence sur l'expérience de cette frange grandissante de notre société, dite en dérive. C'est le consensus qui émerge : il serait désormais impératif de comprendre ces manifestations troublantes d'aliénation et d'exclusion, signes d'un malaise collectif profond (Castel, 1991).

Parmi les avenues d'investigation de cette problématique complexe, il en est une qui consiste à donner la parole aux acteurs eux-mêmes, de façon à obtenir leur point de vue sur une expérience qui à bien des égards déroute l'observateur et le rend plutôt enclin à imposer ses propres cadres conceptuels. Le dépassement des idées reçues et des préjugés nécessite ici une posture particulière de façon à éviter les main-mises réductrices sur un phénomène qui par définition déstabilise. L'adoption d'une méthodologie qualitative laissant place au discours des protagonistes s'inscrit dans une telle démarche et fonde l'approche épistémologique du GRIJA (Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes).

Méthodologie

Définition de la population à l'étude

La sélection d'un échantillon de jeunes adultes itinérants se heurte aux difficultés propres à ce champ d'investigation dans son ensemble : flou conceptuel, manque d'information systématique et de dénombrement, mobilité des sujets, quasi-impossibilité de fixer des rendez-vous à l'avance, perception problématique de la recherche par les sujets et les milieux d'aide. Un écueil majeur est sans doute l'absence d'une définition claire, exclusive et opérationnelle de l'itinérance (Laberge et Roy, 1994). Ces contraintes, de même que l'absence d'une théorie générale du phénomène, rendent problématique l'obtention d'un échantillon représentatif de la population à l'étude.

La nécessité de recruter les répondants au sein des organismes spécialisés en itinérance assujettit les paramètres de sélection au type de service offert par les ressources du milieu : l'échantillonnage se fait ainsi auprès d'un segment particulier de la population itinérante, soit celui qui

fait usage des ressources d'hébergement. Il est à noter cependant que le pourcentage d'itinérants montréalais n'ayant aucun recours à une ressource d'hébergement sur une période d'un an est minimal (Fournier et Mercier, 1996). Le choix d'une variété d'institutions, en fonction de vocations et de populations-cibles distinctes, permet d'accroître le degré de représentativité.

Étant donné l'impossibilité d'obtenir un échantillon probabiliste de jeunes itinérants (Laberge et Roy, 1994), l'échantillon retenu pourrait être qualifié à la fois d'accidentel, de volontaire, et découlant d'un « choix raisonné ». Le hasard voulant qu'un sujet se trouve dans une ressource à un moment précis justifie le terme d'accidentel. De plus, les jeunes adultes sollicités sont volontaires, étant libres d'accepter ou de refuser la participation à la recherche. Enfin, le choix raisonné est celui des ressources d'hébergement comme lieu de recrutement, l'objectif visé étant l'accroissement du champ de sélection par la diversification des institutions retenues pour le déroulement de l'étude.

Ce type d'échantillon, s'il ne se prête pas aux inférences statistiques complexes, permet tout de même une estimation qualitative d'ordres de grandeur, d'intensité, de distribution, de typicité. L'obtention de résultats se recoupant entre les ressources autorise un niveau de généralisation empirico-analytique et théorique, généralisation qui propose au lecteur, dans un esprit critique, une série de clés susceptibles d'aider à la compréhension du phénomène.

En l'absence d'une définition consensuelle, la définition opératoire que nous avons adoptée suit la tendance majoritaire dans la recherche actuelle sur l'itinérance, et inclut des critères de sélection propres aux dimensions spatiales et temporelles du phénomène. Cette définition est la suivante : *Une personne entre 18 et 35 ans ayant fréquenté pendant un mois consécutif une ressource d'hébergement recevant la clientèle des itinérants ou ayant recouru plus d'une fois dans les derniers six mois à une telle ressource.*

Cette définition a le mérite de donner des repères précis pour l'échantillonnage et d'exclure de l'échantillon les personnes n'ayant eu qu'un recours tout à fait bref et accidentel à une ressource d'hébergement (une seule nuitée suite à un incident, etc.). De plus, une telle définition, axée sur un comportement spécifique de ces jeunes adultes (le recours à une ressource), évite d'inclure des présupposés quant aux motifs de leur itinérance (Beauchemin, 1996). Il va sans dire que la fréquentation des ressources pour itinérants ne peut constituer en soi une définition de l'itinérance, mais elle constitue un bon indice d'exclusion socio-

économique (précarité du réseau social et de la situation économique) et un repère identitaire de la marginalisation de cette population.

Échantillon

La taille

Au total, soixante jeunes adultes ont été sollicités pour participer à la recherche. Un tel nombre, délimité par des contraintes temporelles comme par les exigences d'une analyse approfondie des résultats, demeure élevé pour ce type de recherche qualitative. L'impossibilité de rencontrer les sujets plus d'une fois est compensée par la richesse du matériel obtenu auprès d'un échantillon de cette taille.

L'âge

Bien que les problématiques des jeunes fugueurs et des jeunes de la rue recoupent dans une certaine mesure celle des jeunes itinérants, seuls des adultes ont été rencontrés, en accord avec l'âge légal de la majorité au Québec (avant 18 ans, on ne peut pas à strictement parler considérer qu'il s'agit d'itinérance). La limite supérieure de 35 ans suit la tendance des chercheurs canadiens à élargir la catégorie des jeunes adultes (Beauchemin, 1996), tout en permettant de déceler l'ampleur de l'ancrage dans l'itinérance, d'obtenir une réflexion plus affinée sur ce mode de vie, et de relever davantage les éléments de répétition et de chronicisation. De plus, la période de 20 à 24 ans est généralement associée à l'insertion professionnelle des jeunes, période qui a tendance à se prolonger aujourd'hui jusqu'à la trentaine (Gauthier, 1994); notre échantillon cible donc les jeunes au moment de leur exclusion par rapport à cette étape importante de l'insertion sociale.

Le sexe

Nous avons recruté un nombre égal d'hommes et de femmes, de façon à pouvoir comparer nos résultats selon le sexe : plusieurs études indiquent que les hommes et les femmes vivent différemment l'itinérance et que leurs parcours sont souvent très distincts.

Le recrutement

Le partenariat avec les ressources du milieu, collaboration essentielle au déroulement d'une telle étude, s'est établi grâce à l'entremise du RAPSIM (Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal). Afin de contrer les préconceptions et les réactions d'hostilité ou de méfiance à l'égard des chercheurs (Laberge et Roy, 1994), les

intervenants des ressources ont été pressentis pour servir d'intermédiaires au recrutement, en fonction de critères pré-déterminés (âge et durée de fréquentation). Cette stratégie a permis de sensibiliser les intervenants aux objectifs et aux retombées de la recherche, tout en répondant aux exigences de diverses ressources quant à la protection des intérêts de leurs usagers (libre participation, confidentialité, etc.).

Les ressources d'hébergement sélectionnées reflètent la variété des institutions spécialisées en itinérance à Montréal ; qu'il s'agisse de la diversité de leurs vocations, leurs approches, des services offerts en fonction de l'âge et du sexe des usagers, de la présence ou de l'absence d'un encadrement psychosocial, des contraintes disciplinaires imposées et du type d'achalandage qui les caractérise (clientèle mixte ou non, plus ou moins âgée, plus ou moins chronicisée dans l'itinérance, etc.). Il est à noter que les sujets recrutés dans ces six ressources rapportent avoir fréquenté collectivement plus de 35 ressources d'hébergement différentes².

En plus de diversifier les sources de recrutement, nous avons effectué la cueillette de données à différentes heures du jour, différentes périodes du mois et sur une période de deux ans, de façon à contourner les facteurs saisonniers et temporels tout en favorisant la diversité des sujets.

En conclusion, la taille et la constitution de l'échantillon reflètent la nécessité de la diversification des sources, qui repose sur la sélection de composantes non strictement représentatives mais caractéristiques de la population étudiée (Blanchet et Gotman, 1992), et qui permet la saturation des données en fonction du thème de la recherche.

Entrevues et analyse qualitative

Les données suivantes sont extraites de l'analyse de 60 entretiens semi-directifs (durée moyenne d'une heure trente) réalisés dans des ressources d'hébergement montréalaises spécialisées en itinérance, auprès de 30 hommes et 30 femmes âgés de 18 à 35 ans.

L'information qualitative provenant des entrevues a été soumise à l'analyse de contenu (Landry, 1997). Nous avons utilisé l'analyse comparative constante (retranscription intégrale, codification, analyse thématique et dynamique individuelle et cumulative) parce qu'elle comporte des composantes comparatives, nous permettant de construire un modèle d'organisation des expériences individuelles. Cette méthode d'analyse se définit comme étant une méthode de comparaison successive de cas, comparaison qui permet d'abstraire certaines catégories.

L'Écuyer (1987, voir Deslauriers, 1987) définit une catégorie comme étant « un dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens ». Les catégories issues de l'analyse des données possèdent plusieurs qualités essentielles qui déterminent la valeur de l'analyse. Elles doivent être « exhaustives et en nombre limité » ; elles doivent être « pertinentes, objectives et clairement définies », c'est-à-dire « rigoureuses et reposer sur des critères de différenciation précis et clairs de manière à ne laisser que le minimum de champ au jugement du codeur » ; finalement, elles doivent être « homogènes, productives et mutuellement exclusives » (L'Écuyer, 1987, voir Deslauriers, 1987).

L'analyse comparative permet de dépasser le niveau exploratoire : les catégories peuvent être généralisées dans la mesure où les nouveaux cas n'infirment pas celles-ci. Il y a vérification empirique s'il y a saturation de l'information recueillie, « vérification par la valeur prédictive de la théorie élaborée pour les cas qui suivent ceux qui ont été analysés » et qui ont mené à la saturation. On retrouve, dans l'ordre, construction des catégories empiriques (substantives) issues de l'analyse des données, théorisation (construction de catégories conceptuelles) et généralisation de la théorie. Cette méthode d'analyse qualitative possède trois caractéristiques fondamentales : elle est inductive, systématique et fondée empiriquement. La systématisation de la théorie s'effectue par l'analyse comparative constante des données de terrain. Les catégories substantives (qui réfèrent au discours des répondants) et les catégories formelles (construites par le chercheur et qui expliquent les catégories substantives) ainsi que les hypothèses émergeant de ces données sont toujours susceptibles d'être réarticulées tout au long de la recherche (Laperrière, 1982).

Résultats

D'emblée, signalons que nous avons été à même de confirmer certains des a-priori couramment énoncés : la vie affective des jeunes adultes itinérants, telle qu'elle se révèle à travers leur propre témoignage, se caractérise par la solitude, le rejet, et l'exclusion. Cependant, ce versant amplement documenté de leur expérience ne représente que l'une des composantes d'une dynamique plus complexe. En effet, l'accès au processus constitutif subjectif des parcours d'itinérance dévoile une vie affective fondamentalement placée sous le signe du rapport à l'autre, hantée par les liens supposés rompus, habitée par l'attente obstinée d'une réponse à des questionnements que l'on pourrait qualifier d'obsédants. À ce titre, le portrait stéréotypé de jeunes adultes ayant décroché de tout

sous l'effet d'une indifférence plus ou moins désabusée ne saurait rendre compte de la tourmente qui anime leur parcours et de la quête qui donne, tout autant que les vellétés de rupture, un sens à leur itinérance.

Il faut dire que les deux versants dominants de l'expérience affective ne sont pas également accessibles. Si la rupture et la désaffiliation sautent aux yeux, la hantise en revanche ne se livre que dans le cadre d'un échange qui laisse suffisamment de temps et d'espace pour que cette thématique puisse s'élaborer. C'est par le biais d'une méthodologie qualitative facilitant l'émergence de préoccupations propres au sujet que nous pouvons ici dresser un portrait autrement peu accessible, en ce qu'il échappe à la logique d'enquête aboutissant invariablement au constat de la rupture des liens. Ces deux visages contrastés, soit une itinérance faite de rupture et de rejet, opposée à une itinérance faite de liens et de recherche active de l'autre, procèdent de deux types de saisie que l'on pourrait apparenter respectivement au regard et à l'écoute. Nous les présentons l'un à la suite de l'autre, bien qu'ils soient étroitement imbriqués, suivant en cela la séquence manifeste dans le déroulement des entretiens comme dans les strates de leur analyse.

Couper pour survivre

Selon les témoignages de ces 60 jeunes adultes, la construction subjective des parcours trouve son origine dans la nécessité de rompre et de partir. Pour la grande majorité d'entre eux (92 %), cette rupture qui signe l'entame des processus de désaffiliation est affaire de survie : ils font face, depuis l'enfance (et souvent même dès la naissance) à des contextes relationnels d'une telle précarité, d'une telle insuffisance ou d'une telle nocivité que leur intégrité à tous les niveaux s'en trouve menacée. Les témoignages à cet effet sont uniformément accablants, signalant des défaillances et des manquements graves de la part des instances normalement accueillantes et protectrices qui se sont révélées plutôt inadéquates ou destructrices, mettant en péril, selon les individus, la survie physique, l'intégrité corporelle, le droit à l'enfance, l'intégrité psychique, le développement de l'identité, l'affirmation d'une individualité.

Qu'il s'agisse des figures parentales, de leurs substituts, de réseaux auxiliaires (familles d'accueil, famille élargie) ou de réseaux parallèles (fratrie, amis, milieu scolaire), ce sont des expériences d'intrusion (mauvais traitements, abus), d'absence (placements, abandon) et de démission (indifférence des témoins) qui colorent dès le début la construction de leur univers affectif. La coupure avec ces instances nourricières premières s'impose comme unique option à leurs yeux pour se préserver d'atteintes qui sont chaque fois envisagées comme mortifères, bien qu'à

divers degrés selon les cas. Pour certains, le droit de vivre est littéralement mis en cause (nombre d'entre eux se sont fait dire qu'ils étaient des « erreurs »), pour d'autres l'enjeu se situe davantage au niveau d'un bien-être psychologique sérieusement compromis au cours d'une enfance malmenée (violence familiale, prostitution infantile) ou sans cesse déracinée, pour d'autres enfin c'est l'affirmation d'une individualité propre qui commande la rupture, suite notamment à des affrontements avec des figures d'autorité répressives ou des modèles identificatoires impossibles à endosser (père violent, mère victime).

La perception d'une menace ou d'une déficience intolérables concerne au premier chef les figures parentales. L'analyse du discours que tiennent les jeunes adultes itinérants à propos de leurs parents (Lussier et Poirier, 2000) permet de dégager trois modes d'appréhension de ces figures représentées comme étant « rejetantes », « insuffisantes » ou « acceptables ». Seuls quatre répondants sur 60 (6,7 %) font état de deux parents perçus comme acceptables. La menace, le rejet ou l'insuffisance colorent aux yeux de l'écrasante majorité (93,3 %) l'expérience qu'ils ont d'au moins un parent, les deux figures parentales se trouvant concernées dans 73,3 % des cas. Le péril associé à ces contextes de très grande précarité fonde l'obligation du départ, envisagé comme une fuite salvatrice.

La rupture est d'autant inéluctable que ces manquements initiaux sont aggravés de façon systématique (et l'on pourrait dire caractéristiques des parcours d'itinérance) par l'impuissance des secours auxiliaires à offrir une compensation ou un contrepoids face aux carences du milieu d'origine. En effet, les réseaux parallèles de remplacement et de rattrapage s'avèrent fragiles ou indifférents, voire hostiles, et donc nocifs à leur tour. Dans le cas des instances parentales substituts (familles d'accueil) ou auxiliaires (famille élargie), le tableau pour l'ensemble des sujets se résume à des espoirs déçus et à des trahisons cumulatives.

L'échec des recours

Pour ceux qui ont été soustraits de leur milieu familial d'origine et qui se sont retrouvés au sein de familles d'accueil, le placement le plus souvent n'a pas été vécu comme réparateur mais plutôt comme générateur de traumatismes additionnels, à travers des expériences négatives (châtiments corporels), parfois terrifiantes (sadisme, viols).

La famille élargie quant à elle en vient à représenter le prototype même du soutien entrevu qui se dérobe. Pour une majorité de sujets (68,5 %) ses membres sont investis de façon d'abord positive, en ce qu'ils représentent l'espérance d'un réseau relationnel auxiliaire,

susceptible de pallier aux manques les plus flagrants du milieu familial nucléaire. Les attentes à cet égard sont donc élevées (particulièrement en ce qui concerne les oncles et les grands-parents), mais plus souvent qu'autrement (dans 75 % des cas) elles seront vaines, en raison de désistements, d'incapacité ou d'inaccessibilité. Il s'agira par exemple d'un oncle dont on attend qu'il s'interpose devant la violence du père mais qui s'esquive dès que la situation s'envenime, ou d'une grand-mère qui représente un véritable havre pour échapper temporairement à une ambiance familiale cauchemardesque, mais qui meurt prématurément. Il est frappant de constater, d'une part, l'espoir associé à ces figures significatives de l'entourage (rares investissements teintés d'une évocation de bienveillance, qu'elle soit actualisée ou seulement fantasmée) et, d'autre part, la constance déconcertante de leur échec à offrir l'appui escompté.

Il en résulte des témoignages marqués du sceau de la désillusion, empreints de l'amertume qu'engendre l'apprentissage précoce de la désolidarisation. Si le constat d'une parentalité défaillante n'est en rien la prérogative de futurs adultes itinérants, il semble en revanche que l'abdication ou l'impuissance généralisée des apports parallèles soient une caractéristique de leur parcours. On peut penser que l'échec des réseaux auxiliaires à jouer leur rôle palliatif est déterminant, en ce qu'il vient conforter l'impression d'impuissance et d'aliénation face à un milieu qui fait défaut au point qu'on ne lui doit plus rien en retour, le seul impératif étant de s'en extraire. Les instances secourables ayant échoué de façon lamentable (silence complice face à la violence familiale, face aux tabous maintenus secrets de l'alcoolisme, de l'inceste, et d'autres misères associées à la pauvreté et à l'isolement), ces jeunes y voient une première représentation de ce que la société en général est disposée à offrir comme soutien pour pallier aux déficiences dont elle ne peut manquer d'être témoin. Il en va de leur première expérience « sociale » de l'hypocrisie et de la démission, laquelle influera non seulement sur la tonalité affective des liens noués subséquemment, mais aussi sur leur conception de l'appartenance au monde des citoyens. La recette pour créer une méfiance et un ressentiment durables paraît infaillible.

Une impuissance partagée

Face à ces manques, on pourrait croire que les réseaux affiliatifs viennent prendre la relève, sous la forme de bande d'amis ou de fratrie complice. Dans les faits, en ce qui concerne notre échantillon, l'appartenance à un groupe de pairs est dénoncée comme illusoire ou éphémère, quand elle n'est pas carrément porteuse de danger.

Les relations avec la fratrie par exemple semblent davantage être un fardeau qu'une source de réconfort ou de soutien. Les expériences communes difficiles (violence, abus, placements, séparations) sont moins porteuses de solidarité que d'aliénation mutuelle. Loin de constituer un élément de protection, ces liens sont envisagés (par 84 % d'entre eux) sous le signe du conflit (affrontements directs) ou de l'impuissance partagée (victimisation qui se multiplie).

Le discours tenu à l'endroit de la fratrie trouve un écho dans les propos concernant les autres jeunes itinérants de l'entourage, dont la fréquentation a pour effet d'accroître la déchéance plutôt que de la soulager. L'addition des dénuements ne confère aucun pouvoir.

Le regard porté sur les relations d'amitié aboutit à un constat semblable. Malgré des apparences parfois contraires (phénomène épisodique de la « gang »), c'est la solitude qui est le plus souvent au rendez-vous. La fausseté et la superficialité des liens qui se nouent de façon opportuniste et intéressée (dans le cadre d'une toxicomanie commune par exemple) deviennent rapidement intolérables. Les trahisons cumulatives et les influences néfastes nourrissent une méfiance qui ne fait que s'accroître, consolidant une disposition solitaire que 40 % d'entre eux s'attribuaient déjà comme trait de caractère au cours de l'enfance.

Des exclus rebelles

Au sein de cet entourage qui les antagonise ou les abandonne, les jeunes adultes rencontrés se perçoivent comme des êtres à part, différents des autres, des moutons noirs têtus et rebelles, se décrivant même comme des bombes à retardement. Ce profil laisse présager des réactions vives à un milieu qui les frustre ou les déçoit. Dès le départ, les manques familiaux se doublent d'une désolidarisation sur le plan social qui ne fait qu'intensifier le désir de fuite. La pauvreté des réseaux compensatoires, ajoutée à un noyau relationnel déficient, contribue aux sentiments d'impuissance et d'aliénation, lesquels fondent à leur tour un parcours de désaffiliation croissante, entravant finalement toute velléité d'appartenance. L'inscription à tous les niveaux se trouve compromise et l'expérience affective dominante est celle de la rupture, posée comme inévitable.

La rupture

Confrontés à la précarité extrême de l'accueil qu'ils reçoivent dans un premier réseau, et se heurtant par la suite aux menaces additionnelles venant des institutions sociales et de leurs représentants (travailleur social ou psychologue qui trahit des confidences, policier qui ramène le

jeune fugueur vers un milieu familial hostile), la rupture s'érige en option unique, corollaire d'une situation sans issue.

Avant le moment qui signe aux yeux des sujets l'obligation du départ et l'entame du processus menant à court ou à long terme vers diverses formes d'itinérance, les signaux d'alarme et les antécédents annonciateurs se multiplient, bien qu'ils soient rarement relevés comme tels par l'entourage familial ou institutionnel. Replis sur soi, fugues à répétition, retraits multiples, refus d'autorité, failles dans la communication sont autant d'indices du rejet qui s'amorce. Avant de poser le geste définitif qui « surprendra » par son apparente impulsivité, le futur itinérant vit souvent un retrait dans sa chambre, son coin à l'école, la nature (escapades dans le bois), la rue, la gang, l'hyperactivité, la drogue, l'alcool. La rupture signe la fin d'un équilibre déjà précaire.

La coupure est un élément charnière des itinéraires, qui installe l'expérience affective de l'itinérance dans la discontinuité et la déliance. La dé-liance, soit la capacité d'échapper, devient primordiale : l'unique option est également l'unique pouvoir. Le pouvoir de se soustraire et de se sauver représente la seule prise sur l'intenable. Pour ces jeunes adultes, il est impératif de toujours se ménager une porte de sortie, un moyen d'esquive, précaution qui s'accommode mal de la soumission exigée à des cadres, quels qu'ils soient (obéissance problématique aux règlements d'une ressource d'hébergement, signature de bail jugée non liante, etc.). La rupture en vient à se constituer comme mode relationnel et jalonne le récit de leur parcours tel un leitmotiv : ils coupent les ponts, lâchent l'école, fuguent des centres d'accueil, partent « sur la go », quittent leur conjoint, s'éclipsent des centres de « désintoxe ». À force de couper, le constat en bout de ligne est celui d'une désaffiliation apparemment achevée, l'épuration progressive du réseau relationnel le réduisant bientôt à sa plus simple expression. Les liens lorsqu'ils sont maintenus sont le plus souvent ambivalents et teintés de méfiance, peu accessibles et rarement source de soutien.

On pourrait s'en tenir au premier versant de cet exposé, et clore sur l'inéluctabilité du détachement et de la désinscription, caractéristiques visibles de ces jeunes adultes dépourvus d'ancrage. Cela reviendrait cependant à escamoter ce qui fait la force vive de l'expérience affective d'itinérance, laquelle est habitée de tout ce qu'elle ne se résout pas à enterrer.

La hantise

Malgré l'omniprésence de la coupure et la pauvreté du réseau, il serait erroné de conclure à un vide relationnel : le rapport aux autres domine le discours et la pensée au quotidien. C'est que le détachement et

la désinscription sont loin d'être définitifs — ils font l'objet de tentatives constamment renouvelées. Les préoccupations obsédantes de prise de distance, de séparation, d'affranchissement, trahissent en fait la vivacité des liens prétendument abolis. Mais il n'y a pas que les affirmations réitérées d'une rupture sans appel, particulièrement à l'endroit des figures parentales, qui font douter d'une autonomie achevée. Ce qui émerge bientôt, pour peu que l'on en permette l'expression, ce sont les questionnements, la rancœur, les scénarios de vengeance, les regrets, les désirs de réparation, les ouvertures plus ou moins ambivalentes au rapprochement, tous bien davantage révélateurs du maintien des attentes que d'un réel désinvestissement. L'intensité des reproches adressés à toutes les instances dont ils se seraient « coupés », qu'elles soient familiales, institutionnelles ou sociales, donne un indice de l'actualité, quoique douloureuse et démentie, de ces liens. On pourrait même affirmer qu'il n'y a pas moins insouciant, moins détaché dans ses rapports humains qu'un jeune adulte itinérant.

Le deuxième versant de l'expérience affective peut surprendre en ce qu'il vient contredire à la fois la première tonalité du discours et l'image stéréotypée qu'elle contribue à définir. De fait, pour ces jeunes eux-mêmes il est déconcertant d'être confronté à ce que l'on pourrait désigner comme l'impossibilité de la rupture. C'est bien en dépit de toutes leurs velléités d'indépendance et du désir d'une coupure totale qu'ils se voient rester en lien avec ce qu'ils veulent quitter. De toute évidence, l'éloignement géographique n'altère pas l'intensité de relations qui continuent d'exercer leur emprise, en contribuant notamment à définir des parcours qui n'ont rien de linéaire. Les itinéraires sont jalonnés de reprises de contact et de tentatives pour rétablir une forme de communication. Les jeunes adultes itinérants reviennent sur leurs pas, soit figurativement, en s'interrogeant sur ce qui a motivé ou forcé la rupture, soit littéralement, en amorçant un rapprochement, et de façon typique au moment même où le deuil de la relation est proclamé (téléphoner une dernière fois pour annoncer une coupure définitive). Les mouvements de retour peuvent se faire par personne interposée (en demandant des nouvelles de la famille à un tiers par exemple), mais le plus souvent ils prennent la forme de visites surprises : non planifiées, jamais annoncées, elles sont invariablement décrites comme inopinées, irréfléchies (sans en considérer les conséquences), tardives (après des années d'absence), survenant de façon répétitive mais sans séquence prévisible.

L'absence apparente de logique ne touche pas que la forme de ces rapprochements mais en concerne aussi le fond : le retour vers un milieu familial rejeté et rejetant leur paraît quelque peu irrationnel. Ils admet-

tent dès lors qu'ils ne sont pas libres de liens, ce qu'ils attribuent à un mauvais destin. Leur témoignage met au premier plan une notion de fatalité associée aux figures parentales : malgré la rage ou le ressentiment qu'ils peuvent inspirer, les parents sont proclamés irremplaçables. Ils n'en ont pas d'autres, et n'en veulent pas d'autres. Le refus de substitut est particulièrement évident lorsqu'ils soupçonnent des intervenants de vouloir s'approprier ce rôle : les désirs et les besoins non comblés à l'égard des parents ne se satisfont pas d'une complicité parallèle. La conscience émergente d'un conflit à régler avec l'objet premier entrave l'acceptation de figures de remplacement. De leur propre aveu, ces jeunes s'accrochent, en vertu d'un caractère têtu qu'ils revendiquent, laissant entendre que c'est précisément à cette ténacité qu'ils doivent d'être encore en vie.

Évidemment, l'idée de destin associée à des figures défaillantes ou destructrices prend une connotation de malédiction ; c'est le paradoxe de liens qui relèvent d'une nécessité vitale mais auxquels il faudrait se soustraire pour survivre. Leur discours est éloquent au sujet d'une fatalité qui pèserait sur leur existence. Les liens indispensables à la vie et au développement ont été trop souvent étouffants ou destructeurs. Les liens de sécurité, d'identification et de socialisation ont été pervertis. À la longue, c'est la rupture qui sécurise, en ce qu'elle vise à fuir le mortifère. Il en va d'une nécessité de survie. L'absence de choix est un pivot central de tous ces récits où les thèmes existentiels affleurent : ils font référence au fait qu'ils n'ont pas eu le choix de naître, naître de ces parents-là, dans cette famille-là, dans une société où les secours font défaut, où on ne protège pas le plus démuné, où on tolère l'intolérable. Pour plusieurs, ils n'ont pas eu le choix d'être soumis à la destruction par les plus grands et à la lâcheté des témoins, ils n'ont pas eu le choix d'être soumis à des inacceptables/non assimilables (enfants non voulus, maltraités, abusés, négligés, non investis), expériences impossibles à métaboliser et qui vont continuer à les tourmenter sous la forme d'un questionnement portant sur l'origine, sur le thème du rejet dès la naissance ou la conception, sur la filiation obligatoire (pas le choix d'être fils de, fille de). L'itinérance apparaît comme le prolongement des conditions de leur mise au monde, conditions qui fondamentalement leur échappent (fatalité) et auxquelles il leur faut échapper (enjeux de vie et de mort). Le drame de l'itinérance se joue alors dans l'impossibilité de rompre avec les origines et de faire échec au destin. Couper dans ce qui ne peut être coupé ne mène forcément qu'à un affranchissement illusoire, une liberté pleine de chaînes : les jeunes adultes itinérants peuvent vagabonder tant qu'ils veulent, ils sont en prison à l'intérieur d'eux-mêmes. De l'impossibilité de la rupture naissent l'engrenage et l'aliénation.

De façon frappante, les jeunes rencontrés paraissent hantés par ce qu'ils fuient, habités d'une obsession dont ils ne sont souvent pas pleinement conscients, dans la mesure où ils s'accrochent à une question qui pour eux-mêmes est mystérieuse. L'impossibilité de comprendre, et l'impossibilité d'accepter, alimentent un questionnement perpétuel sur le rejet, la démission, la violence dont ils ont été l'objet ou le témoin. Souvent, plutôt que de rester perplexes, ils produisent des tentatives d'explication ou de justification des comportements et des attitudes autrement inacceptables, en invoquant par exemple les tabous sociaux qui font qu'on n'intervient pas dans les familles où l'on soupçonne de l'abus, ou en se référant à des mécanismes de transmission générationnelle, les parents ayant été eux-mêmes victimes de ce qu'ils infligent. À travers l'alternance continue des questions et des tentatives de réponse, ils manifestent encore une fois qu'ils sont en lien constant avec ce dont ils veulent se détacher. Il y a là comme une impossibilité de renoncer, ou même un refus, que certains revendiquent ouvertement : ils ne renoncent pas à l'amour de parents impossibles à aimer et dont il est impossible d'être aimé. Ils ne renoncent pas à un rapport dont il semble impossible de sortir vivant (ou entier, physiquement et psychologiquement). L'impasse vient du désir de survie lui-même, qui commande une affiliation à la fois fondamentale et aberrante. Les jeunes adultes itinérants se voient simultanément contraints à la rupture et au maintien des liens.

Le va-et-vient continu caractéristique de leurs parcours (particulièrement visible dans le mode de fréquentation « *in and out* » des ressources d'hébergement) symbolise ce dilemme constant, comme s'il y avait, au même titre que l'obligation de partir, celle de revenir, en pensée, en geste, en répétition symbolique dans d'autres contextes. La hantise des lieux reflète celle de leur esprit. L'obsession des liens à la fois nécessaires et mortifères colore le rapport à la famille mais aussi les relations aux amis, aux conjoints, à leurs propres enfants, aux intervenants du milieu, aux autres itinérants, aux figures d'autorité ou de protection, aux citoyens nantis dont ils scrutent le visage même lorsqu'il se détourne (Poirier et al., 1999). La peur de se lier et la nécessité de se lier sont constamment jouées. La quête obstinée d'acceptation (droit de vie), de reconnaissance (droit de filiation et d'héritage), d'appartenance (droit de statut et de citoyenneté) devient un leitmotiv de l'existence, une revendication qui témoigne du refus de renoncer malgré l'usure croissante. L'absence d'ancrage, qui pourrait être affichée comme un bilan trompeur, n'est pas tant le résultat d'une vie affective placée sous le signe du refus que la somme paradoxale d'innombrables tentatives pour se re-lie. En ce sens, et contrairement aux idées reçues, l'itinérance se présente non pas comme un parcours de défaite et d'abdica-

tion, mais plutôt comme le maintien irraisonné (à la fois fantasmatique et concret) de l'espoir.

Conclusion

Dans sa dimension relationnelle, l'itinérance apparaît comme un mouvement chargé de sens : loin d'être définitivement désaffilié, le jeune adulte itinérant se trouve aux prises, de façon active, avec des liens auxquels il refuse de renoncer, et se débat dans la répétition de ce que ces liens ont pu avoir de traumatique et d'aliénant. Face à différentes configurations familiales et sociales qui menacent l'intégrité physique ou psychologique, l'itinérance émerge comme un moyen de survie, une « solution » qui témoigne d'une remarquable ténacité mais qui ne permet pas d'échapper à un dilemme fondamental. De la juxtaposition des contraintes de rupture et des contraintes de lien naît l'engrenage qui semble condamner à l'errance. Les parcours apparemment solitaires sont peuplés de « fantômes » relationnels, et la hantise qui domine la vie affective se manifeste par un discours habité d'un questionnement perpétuel. Les intervenants des ressources d'aide et d'hébergement en deviennent les récepteurs et font les frais de l'ambivalence qui s'y rattache.

En cela, les données que nous avons recueillies sont particulièrement révélatrices des enjeux et des écueils possibles de l'intervention auprès de ces jeunes. Le recours à l'aide implique en effet une démarche qui replonge dans l'univers de liens nécessaires mais qui peuvent être vécus comme menaçants, voire destructeurs. Les problématiques de rejet, d'abandon, de dépendance conflictuelle, de même que les velléités d'autonomie, d'individuation ou de quête identitaire se rejouent dans le rapport aux ressources et aux intervenants, toujours sous le signe d'une très grande ambivalence. L'acceptation ou le refus de s'en remettre à une instance secourable obéissent en effet à des impératifs de survie contradictoires et à des enjeux qu'on ne saurait sous-estimer. Une meilleure compréhension de la dimension relationnelle de l'itinérance et de l'expérience affective qui la caractérise devrait permettre un ajustement croissant des modèles d'intervention à ces vicissitudes du lien d'aide.

Notes

1. « Today, families continue to play the largest role in avoiding homelessness among single men, with shelters serving as intermittent, stopgap accessories » (Hopper, 1990 ; p. 13).
2. Nous tenons ici à remercier vivement les six ressources qui ont contribué à cette recherche : l'Accueil Bonneau (en fréquentation simultanée de la

Maison du Père pour l'hébergement), Le Refuge des Jeunes, l'Auberge communautaire Sud-ouest, l'Abri d'Espoir, Le Chaînon et Chez Doris.

RÉFÉRENCES

- ANDERSON, D. G., 1996, Homeless women's perceptions about their families of origin, *Western Journal of Nursing Research*, 18,1, 29-42.
- ANGERENT, H. L., BEKE, B. M., SHARE, P. G., 1991, Structural problems in institutional care for youth, *Journal of Health and Social Policy*, 2, 4, 83-98.
- BASSUK, E.L., ROSENBERG, L., 1988, Why does family homelessness occur? A case control study, *American Journal of Public Health*, 78, 1097-1101.
- BEAUCHEMIN, S., 1996, Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes : une recension des écrits, *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 99-126.
- BLANCHET, A., GOTMAN, 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan.
- BOUCHARD, C., 1996, Permettre la citoyenneté pour prévenir l'exclusion, *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 9-16.
- BULMER, M., 1979, Concepts in the analysis of qualitative data, *Sociological Review*, 27, 4, 651-674.
- CASTEL, R., 1991, La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation, *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 11-27.
- D'ERCOLE, A., STRUENING, E., 1990, Victimization among homeless women : Implications for service delivery, *Journal of Community Psychology*, 18, 141-152.
- DADDS, M. R., BRADDOCK, D., CUERS, S., ELLIOTT, A., 1993, Personal and family distress in homeless adolescents, *Community Mental Health Journal*, 29, 5, 413-422.
- DESLAURIETS, J. P., 1987, *L'analyse de contenu : notion et étapes, Les méthodes de la recherche qualitative*, Presses de l'Université du Québec, 49-65.
- DRAKE, R. E., OSHER, F. C., WALLACH, M. A., 1991, Homelessness and dual diagnosis, *American Psychologist*, 46, 11, 1149-1158.
- DUFOUR, R., 1997, Filiation de parenté et désaffiliation sociale : le cas des itinérants de Québec, *Les Cahiers de recherche du CRI*, 4, 94.
- DUROU, B., RIMAILHO, A., 1970, *Les « vagues » dans la société industrielle*, Paris, Privat.

- FORTIN, D., BOUCHER, J., PERREAULT, F., TOUCHETTE, D., 1991, *Études sur la mendicité au centre-ville de Montréal*, Conseil de la santé et des services sociaux de la région de Montréal, Juin.
- FOURNIER, L., MERCIER, C., 1996, *Sans domicile fixe : au-delà du stéréotype*, Montréal, Méridien.
- GADD, J., 1997, Home away from foster homes, *The Globe and Mail*, 3 février 1997, A6.
- GAGNÉ, J., 1996, « Yes I can débrouille » : propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise, *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 63-71.
- GOODMAN, L. A., SAXE, L., HARVEY, M., 1991, Homelessness as psychological trauma, *American Psychologist*, 46, 11, 1219-1225.
- GREENBLATT, M., ROBERTSON, M. J., 1993, Life-styles, adaptive strategies and sexual behaviors of homeless adolescents, *Hospital and Community Psychiatry*, 44,12, 1177-1180.
- GRIGSBY, C., BAUMANN, D., GREGORICH, S. E., ROBERTS-GRAY, C. (1990). Disaffiliation to Entranchment: a model for understanding homelessness, *Journal of Social Issues*, 46:4, (141-156).
- GRUNBERG, J., EAGLE, P. F., 1990, Shelterization: How the homeless adapt to shelter living, *Hospital and Community Psychiatry*, 41, 5, 521-525.
- HAGAN, J., MCCARTHY, B., 1997, *Mean Streets. Youth Crime and Homelessness*, New York, Cambridge University Press.
- HAGAN, J., MCCARTHY, J., 1998, La théorie du capital social et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique, *Sociologie et sociétés*, 30, 1, 1-14.
- HILL, R. P., 1991, Homeless women, special possessions, and the meaning of «home»: an ethnographic case study, *Journal of Consumer Research*, 18, 298-310.
- HOPPER, K., 1990, Public shelter as «a hybrid institution»: homeless men in historical perspective, *Journal of Social Issues*, 46, 4, (13-29).
- LABERGE, D., ROY, S., 1994, Interroger l'itinérance: stratégies et débats de recherche, *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 93-111.
- LAMONTAGNE, Y., GARCEAU-DURAND, Y., BLAIS, S., ELIE, R., 1987, *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Landry, R., 1997, L'analyse de contenu, in Gauthier, B., éd., *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, chap. 14, 329-356.

- LANKENEAU, S. E., 1999, Panhandling repertoires and routines for overcoming the nonperson treatment, *Deviant Behavior: An Interdisciplinary Journal*, 20, 183-206.
- LAPERRIÈRE, A., 1982, Pour une construction empirique de la théorie : la nouvelle école de Chicago, *Sociologie et société*, XIV, 1, 42-44.
- LUSSIER, V., LETENDRE, R., MICHAUD, P., MORVAL, M., POIRIER, M., 1996, *Relations et représentations de jeunes adultes itinérants : communication de résultats de recherche*, XXVI^e Congrès international de psychologie, Montréal, août.
- LUSSIER, V., LETENDRE, R., MICHAUD, P., MORVAL, M., POIRIER, M., 1997, *Les relations des jeunes adultes itinérants : résultats préliminaires*. Conférences publiques du Collectif de Recherche sur l'Itinérance, Montréal.
- LUSSIER, V., POIRIER, M., 2000, Parcours de rupture ou quête de reconnaissance et d'identité ? L'impact des représentations parentales sur l'itinéraire de jeunes itinérants et itinérantes de Montréal, in Laberge, D., *L'errance urbaine*, Montréal, Éditions MultiMondes, 161-178.
- PARAZELLI, M., 1997, *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, Thèse de doctorat, Montréal, UQAM.
- PARAZELLI, M., 2000, L'appropriation de l'espace et les jeunes de la rue : un enjeu identitaire, in Laberge, D., *L'errance urbaine*, Montréal, Éditions MultiMondes, 193-220.
- PASSERO, J. M., ZAX, M., ZOZUS, R. T., 1991, Social network utilization as related to family history among the homeless, *Journal of Community Psychology*, 19, 1, 70-78.
- POIRIER, M., 1988, La santé mentale des jeunes itinérants, *Revue québécoise de psychologie*, 9, 1, 94-110.
- POIRIER, M., 1995, *Les modèles d'intervention en itinérance*, Colloque Jeunes en difficulté : de l'exclusion vers l'itinérance, Montréal, juin.
- POIRIER, M., 1996, La relation d'aide avec les jeunes adultes itinérants, *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 87-97.
- POIRIER, M., 1997, *Le foyer de l'itinérant*. Colloque L'Itinérance : la place dans la cité, Montréal, juin.
- POIRIER, M., (1988), La santé mentale des jeunes itinérants, *Revue québécoise de psychologie*, 9, 1, 94-110.
- POIRIER, M., LUSSIER, V., LETENDRE, R., MICHAUD, P., MORVAL, M., GILBERT, S., PELLETIER, A., 1999, *Relations et représentations interpersonnelles de*

jeunes adultes itinérants, Rapport de recherche, Conseil québécois de recherche sociale.

- POIRIER, M., 2000, Le leitmotiv de l'itinérant, in Laberge, D., *L'errance urbaine*, Montréal, Éditions MultiMondes, 221-239.
- SCHWEITZER, R. D., HIER, S. J., TERRY, D. J., 1994, Parental bonding, family systems, and environmental predictors of adolescent homelessness, *Journal of the Emotional and Behavioral Disorders*, 2, 1, 39-45.
- SHINN, M., KNICKMAN, J. R., WEITZMAN, B. C., 1991, Social relationships and vulnerability to becoming homeless among poor families, *American Psychologist*, 46, 11, 1180-1187.
- SOSIN, M. R., GROSSMAN, S., 1991, The mental health system and the etiology of homelessness : a comparison study, *Journal of Community Psychology*, 19, octobre, 337-350.
- SOSIN, M., PILIAVIN, I., WESTERFELT, H., 1991, Toward a longitudinal analysis of homelessness, *Journal of Social Issues*, 46, 4, 157-174.
- STEFANIDIS, N., PENNBRIDGE, J., MACKENZIE, R. G., POTTHARST, K., 1992, Runaway and homeless youth : the effects of attachment history on stabilization, *American Journal of Orthopsychiatry*, 62, 3.
- STRUENING, E. L., PADGETT, D. K., 1990, Physical health status, substance use and abuse, and mental disorders among homeless adults, *Journal of Social Issues*, 46, 4, 65-81.
- SUSSER, E., STRUENING, E. L., CONOVER, S., 1987, Childhood experiences of homeless men, *American Journal of Psychiatry*, 144, 1599-1601.

ABSTRACT

The affective experience of homelessness: from break-up to obsession

The qualitative analysis of 60 interviews of young homeless adults on the relational dimension of their experience allows a conceptualization of the construction of itineraries that takes into account two contradictory sides closely interrelated within the affective experience of homelessness: on one side, the break-up considered as essential to survival, on the other side, the obsessive preoccupation with relations denounced as ill-fated yet indispensable. One can see these two sides as the dynamic forces of a chain where refusal underlies the journeys of quest and erring.

RESUMEN

La vida afectiva de los jóvenes adultos itinerantes: de la ruptura a la obsesión de los lazos

El análisis cualitativo de sesenta entrevistas realizadas con jóvenes adultos itinerantes sobre la dimensión relacional de sus experiencias, permite una conceptualización de la construcción de los itinerarios que tiene en cuenta dos vertientes contrastadas, estrechamente relacionadas dentro de la experiencia afectiva de itinerancia: por un lado, la ruptura es puesta como necesaria para la sobrevivencia; por otro lado, la obsesión de los lazos denunciados como nefastos, pero considerados indispensables. Podemos entrever esas dos vertientes como las fuerzas dinámicas de un engranaje en donde la negativa a renunciar perfila los recorridos de búsqueda y de errancia.